

MICHAËL TRAHAN

LA RAISON DES FLEURS



LE QUARTANIER

À mes amis

Ce que je touche s'écroule.

FRANZ KAFKA

5 août 1917

Jardinage, aucune issue.

FRANZ KAFKA

31 janvier 1918

PLATES-BANDES

théâtre de nuit



discours lame inverse

ANNE-MARIE ALBIACH

Figurations de l'image

C'est chaque nuit la même lumière,
les mêmes fantômes, les mêmes fleurs.
Histoire, énigme, cercle. Lettres.
La répétition m'incombe exactement.
Je vois le grand ciel, la catin noire,
la vraie de vraie peur qui mord au ventre.
La chambre, la fenêtre, le lit qui est grand
et qui est vide. Le drap plié, déplié.
Je ne dors plus je veille les pierres
qui tombent et le vent qui rend fou.
Je compte les pétales, les feuilles –
ma maison est légère (trop légère).
Je tourne les pages pour me rassurer.
Mes fantômes, mes beaux fantômes
découchent un soir sur deux.
J'attends, la nuit venue, j'attends.
Je suis le portrait craché
d'une cause perdue.

Je cherche depuis longtemps
une histoire qui n'existe pas.
Le théâtre est là, j'organise la scène :
les objets viennent avec les heures noires,
j'essaie leur silence un à un.
La généalogie m'épuise
au-delà de tout soupçon.
Je prends trois masques et un miroir,
un grand voile ou un joyau impur.
Je pense à la chose qui va loin et qui coûte cher.
C'est un secret vieux comme le monde je dis
fleur je veux dire peur j'ai la patience
d'un rêve brisé j'ouvre sans attendre
les questions irréparables.

Quand je ferme les yeux, j'imagine la fin
d'un étrange sommeil. Je ne résiste pas,
je n'attends plus la nuit, je lève les mains
et c'est elle qui me trouve. Le mot amour
entre les dents, je suis une petite bête
de deuil que la lumière ne rédime pas.
Je révèle ainsi un paysage sans mesure,
quelques lignes étroites qui ne mènent
nulle part. J'ai la mémoire d'un homme
qui ne connaît pas la mer, je vois les vagues
revenir et je ne pense à rien. Devant le ressac
et l'écume, je lis les preuves de ma désertion.
Je ne m'efface pas, l'image est claire :
c'est la surface qui m'abandonne,
l'origine qui d'un trait m'annule.

La pluie, beauté, restes de restes
de restes de rien. C'est la folle carcasse
qui agite ses bras de chiffon. Elle répand
des signes que je me fatigue à déchiffrer.
L'ombre veut dire traîné là, tassé, maudit.
La chaise vide est la clarté, les fantômes.
Les cheveux la machine dure, la poupée
de lait et d'os la règle d'un jeu oublié –
comme je suis neige ou cendres depuis
le début : après fondre ou brûlé d'avance.
Le cœur dit la maison, la grand-mère,
le corps nu entre les draps (résiste,
beauté, résiste). La langue sèche
la langue qui cherche maudite histoire.
Un peu de lumière, un peu d'eau, le ciel
immense la forêt l'aube qui vient quand
j'arrête de compter le bruit horrible.

J'ai peur c'est ma peur ma peur dure.
J'ai os. J'ai allumette. J'ai rien je fais la liste
des choses qui cassent. Tête, ronde ou non.
Noir, cette lumière-là. Je fais la liste des choses
qui s'écroulent. Je suis un fantôme, je suis
deux fantômes, pas trois, pas quatre,
mais j'ai de l'effroi pour toute une vie.
De métamorphose en métamorphose
un visage tremble derrière le verre :
j'entre dans la chambre sourde
pour ses miracles de solitude,
je vois le lit défait, la forme
rouge qui hante ma voix.
Je tire je tombe :
le nom interdit décide de moi.
Le jugement vient ou ne vient
pas il me faut chaque nuit
de nouvelles fleurs.

La liquidation commence ainsi :
entre le vacarme des rêves et le silence
de la chute, je rejoue l'acte sentimental.
Je commence par une fleur, je consigne
sa raison. A-t-elle le malheur d'être cassée
je l'adopte aussitôt. Je dis rien ne pousse :
une poignée de sable, quelques vagues
défaites, trois pétales au sol et tout
s'effondre immédiatement. La vision
naïve est sans issue – je traque
la chose dont on ne revient pas.

Il y a les fleurs pour dire la beauté, l'amour.
Et il y a les fleurs blanches, les fleurs rouges
et bleues. Les fleurs d'encre ou de métal.
La fleur définitive, celle qu'on tient entre
les dents et qu'on échappe sans rien dire.
Puis les fleurs qui ont peur du vent, les fleurs
qui dansent et les fleurs qui refusent de danser.
Peut-être même les fleurs qui font tourner
les têtes, celles qui broient les cœurs ou
qui empêchent de dormir. Il y a celles qui
portent des mystères sans âge ni raison.
Soit la fleur de l'aveu, soit la fleur noire.
La fleur perdue, la fleur retrouvée.
Il y a les fleurs pour dire adieu,
et il y a la fleur de la faute
et du pardon.

Je les ai toutes comptées.
Une à une, par la tige, les mains, les pieds,
par le cœur, les racines je n'en suis plus certain.
Chaque pièce douce comme un animal,
je les aime toutes comme je les hais.
La distance m'empêche de sombrer :
je suis si loin que je ne sais pas
si je reviendrai (si je le peux,
si je le veux). Je vois les pétales
au sol, le soulier perdu, le mur.
Il y a des peurs qui ne changent pas.
Le téléphone ne sonne jamais.
Je parle un peu, beaucoup, à la folie.
Je raconte l'histoire des fleurs qui restent.
Cette lourde cage pleine de bruit.
Pas de verbe, pas rien. Un seul bouquet
une seule porte. Des fois la clef.
Des fois non.

C'est le visage que j'abandonne en premier :
la silhouette découpée dans la lumière, le dos
tourné un siècle à la fois, la courbe du nez et
des lèvres peut-être mais c'est tout
(l'écume des vagues, le sable,
la robe bleue ou blanche).

Je reconnais les mirages à l'odeur.

Le sel pour tout perdre, la suie pour durer,
l'herbe fraîche les cheveux humides le drame
parfait c'est moi qui joue tous les rôles un à un :
fleurs de soie et fleurs de honte, fleurs sans couleur,
fleurs de satin ou d'acier trempé, fleurs de pierre
ou de sang, fleurs de papier, fleurs usées, fleurs
vides : fleurs de neige, fleurs fondues.

Pendant ce temps le corps brûle
et la voix seule mène au pire.

Je reprends du début, le cercle me rassure.
Je fais la liste des choses qui brillent. Chiens, diamant.
Miroir. Je m'en remets aux certitudes qu'on m'a données.
La nuit est blanche les fantômes sont noirs, la femme
des vagues est une théorie à sens unique (la mer
lourde comme un secret). Les lèvres cousues,
décousues, la forêt tête tombée tête cassée.
Ici le cœur étroit l'obstacle à déchiffrer
ici la fleur double quitte sa forme ici
je suis une statue d'argile au milieu
de la rivière. Le sang vicié la langue
malade à force d'oublier le temps
ne vole pas le temps volé. J'ai honte
de voir j'ai honte de ne pas voir
j'ai peur de la lumière mais
pitié n'éteignez pas.